

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 44

Artikel: Le dimanche en ville
Autor: Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gymnastique d'hommes. — La société de gymnastique d'hommes de Lausanne a quarante ans. C'est la force de l'âge pour une société, comme pour un homme. Afin de célébrer cet heureux anniversaire, elle aura aujourd'hui, samedi, au Théâtre, une soirée pour laquelle la *Muse* et l'*Orchestre Cecilia* lui ont accordé leur précieuse concours.

Après le spectacle, lunch et bal. Le lendemain, dimanche, banquet à l'Hôtel de France et course à Rolle. Ce que nos vieux gyms vont s'amuser !

IE SU VAUDOIS

C o bin sè cougnâi, bin sè porte,
Que lè villhio l'ant racontâ.
Quant à mè, lo diabliho m'eimporte
Se mè cougnâisso bin adrà.
Cein que ie ou, l'è oïu dere
Atant ein français qu'ein patois.
Ie m'ein vè dan lo vo redere
Du que vo z'ite bon Vaudois.

On m'atiuse d'amâ bin bâire.
Su que quauque coup âo guillon,
Ein bâivo traî. Cein fâ-te pouâire ?
Traî verro n'è pas on seillon.
D'ailleu dau thé, d'âi camamille
On ein bâi traû âo dzor de vouâ :
Tot cein vo z'ètsaude la bile.
Ein bâivo pou, ie su Vaudois.

« T'i jamé prêt, que diant oncora,
T'i pas prau vi, pas prau pressâ,
Trau taquenet. » — Ma, adan, ora !
Noutron bon Dieu n'a rein trossâ
Quand l'è que l'a fè nôtra terra.
Allâve plliâu. « On verra voi,
Qu'a de, on n'è pas à la guierra. »
Mè lo dessuvo, su Vaudois.

Pu on m'è dit assebin çosse :
« Te dèvedze pardieu traû plliâu. »
I'è vu bin d'âi dzein à cabosse,
Ein a que trâinâvant atant.
Lè bedyottiau, lè débliottlâre,
Qu'on sâ pas se barlât chinois,
Lè recrio pas po mè frère :
Mè bâo compreignant lo vaudois.

Su guié, l'âmo 'na gouguenetta,
Gandoise, rebrique, et cètra,
Quand su âo tsaud vè ma cavetta
L'âi trâovo on pllièzi dèstra.
Ma quand l'è que su à l'ovradzo,
Lâi me tigno, cein lè ma loi :
Je dis: Pas tant de berbotadzo,
Faut travaill' ! Ie su Vaudois.

Ié po l'« Eglise nationale »
'Na bienna, à cein qu'on mè dit.
Vaide-vo, quand on ranquemale,
Qu'on è mau et qu'on fâ pedhî,
Faut guegnî damon dâi z'ètâille,
Câ l'è per lé que l'è l'espoi :
Lè z'èglise sant... lè quetalle.
Mâ... l'âi vè pas, ie su Vaudois.

Vaudois ie su, et ma coumouna
L'âmo atant que ma maison.
Por mè è-te pas la pllie bouna ?
Ie gardo por li mè couzon.
Lâi a prau de fédéraliste
Sein mè : Zurichois, Bernois.
Su pas mâo po socialiste,
Que voliâi-vo, ie su Vaudois.

Por Jean-Louis,

MARC A LOUIS, son valet.

* Bredouilleurs, ceux qui parlent très vite.

Le bon côté. — Dans certaines églises de campagne, il est encore d'usage que les femmes se placent d'un côté et les hommes de l'autre. C'est le cas, par exemple, à l'église de ..., dans l'ouest du canton.

Le pasteur, un dimanche, entendant au cours de son sermon quelqu'un qui babillait, en fit l'observation.

Aussitôt, une femme se lève :

— En tout cas, mossieu le pasteu, je vous prie de croire que ce n'est pas de notre côté.

— Tant mieux, ma chère sœur, réplique le pasteur, tant mieux, ce sera plus vite fini.

L'Aigle et l'Aiglon. — C'est le titre de quatre conférences que va faire, le mardi 7, vendredi 10, mardi 14 et samedi 18 novembre, à 8 ¼ heures du soir, M. Louis Cérésolo, pasteur, à Yvorne, un conférencier très justement goûté et qui tient de famille: il est le fils de M. Alfred Cérésolo.

L'Aigle et l'Aiglon, on l'a deviné, c'est Napoléon 1^{er} et son fils. — Billets chez M. C. Tarin, libraire, et à l'entrée.

Pour ceux qui les aiment! — Deux riches Marocains sont installés sur une terrasse, après dîner. La négresse Outchou, qui sert le café, se met tout à coup à rouler des yeux blancs en faisant une horrible grimace :

1^{er} MAROCAIN (*bâillant*). — Qu'a Outchou ?

2^e MAROCAIN (*bâillant*). — Elle a ce tic !

Générosité spontanée — C'est le soir, un pauvre bambin tout en pleurs et portant un pot à lait, cherche en vain, depuis un moment, entre les pavés de la rue, mal éclairée, quelque chose qu'il a perdu.

Passé un monsieur.

— Qu'as-tu donc à te désoler ainsi ? demande-t-il à l'enfant.

Celui-ci, pleurant plus fort :

— J'ai perdu 20 centimes que ma mama m'avait donné pour acheter du lait.

Alors, d'un geste spontané et généreux, le monsieur met la main à sa poche. Déjà l'enfant sent sécher ses larmes.

— Tiens, petiot, voici une allumette pour t'aider à retrouver ta pièce.

Heureux détenus. — Les journaux ont parlé ces jours d'un grand architecte américain, impliqué dans des affaires plus ou moins correctes, et qui, avec d'autres inculpés, expie actuellement ses fautes en geôle

Mais, en considération sans doute de l'importance de ce monsieur, le directeur de la prison est, à son égard, d'une mansuétude extraordinaire.

L'architecte en question a transformé sa cellule en bureau, où il élabore les plans des édifices qu'il se propose de construire lors de sa libération. Chaque jour, un de ses employés vient collaborer à ses travaux, prendre et transmettre ses ordres.

C'est délicieux, n'est-ce pas ? Et quelle réclame excellente ! Au sortir de prison, cet architecte sera le plus couru de sa ville, assurément.

Comme nous comprenons encore peu les affaires et nos intérêts, sur notre vieux continent !

Un autre cas encore. On ne dit pas si c'est en Amérique :

Le directeur d'un pénitencier montre beaucoup de sollicitude à l'égard des prisonniers. Il a donné des ordres aux geôliers pour que les prisonniers travaillent autant que possible à des métiers qui leur sont familiers.

Un géôlier se présente au bureau du directeur.

— Monsieur le directeur, je viens au sujet du prisonnier 237, il répugne à faire des chaussons de lisière.

— Et pour quel motif ?

— Il voudrait, comme les autres prisonniers, travailler à son état.

— Il a parfaitement raison, et je ne vois pas pourquoi il ne jouirait pas du même privilège que ses co-détenus. Que faisait-il de son état ?

— Il était... aviateur, monsieur le directeur.

Entre mères. — Dans sa dernière lettre, mon fils me demandait encore cent sous pour acheter une table de logarithmes.

— Comment, chère madame, le collège ne leur fournit donc même pas les meubles ?

Chez le dentiste. — Si vous ne m'écoutez pas, Madame, dans six mois vous n'aurez plus une seule dent.

— Que me dites-vous là ! Mais c'est affreux !.. Et alors ?..

— Alors ?... Alors, vous vous en mordrez les doigts.

Ricochet. — Un brave homme est cité comme témoin dans un jugement :

— Voyons, monsieur, lui fait le président, dites-nous en toute franchise comment la querelle s'est engagée.

— Eh bien, voici les expressions dont s'est servi le prévenu, mon président : Vous êtes un imbécile !

Le président, voyant que l'assistance riait :

— Adressez-vous au jury !

LE DIMANCHE EN VILLE

Les cités, grandes ou petites, ont ceci de particulier que les jours de repos semblent donner l'ordre d'un sauve qui peut général. Comme des moineaux bruyants auxquels la liberté vient d'être rendue, les citadins sortent de leur cage de pierre et « s'envolent » vers les campagnes environnantes. Ce n'est pas que, généralement, ils raffolent de l'ombre printanière, des fleurettes de mai ou des siestes sur l'herbe. Mais ils ont quelque prédilection pour les pintes villageoises et les routes poussiéreuses que sillonnent de désagréables motocyclettes et d'homocides autos.

En famille, on se promène. Papa, toujours bienveillant, pousse la petite cariole, la « poussette » dans laquelle dort ou brâme le dernier-né, madame suit, roide, faisant admirer son ombrelle rutilante ou son chapeau empanaché. Les gosses trottaient autour du couple.

Les chemins sont « noirs de monde », les auberges improvisent des sièges et des tables pour satisfaire leurs innombrables clients. Partout ce ne sont que bals, kermesses, jeux, concerts ; on pourrait croire que la ville entière a émigré et que ses rues, ses cafés, ses places sont absolument déserts. Erreur ! La cité est encore amusante, elle a changé d'aspect, elle est presque grave avec ses magasins fermés, mais elle n'a point cette apparence de chose morte que Londres garde, par exemple, chaque dimanche, dès l'aube à la nuit.

Sur les places, les agents de police, en « képi » et gantés de blanc, font les cent pas avec la philosophie qui convient à leur caractère et la dignité inséparable de leurs fonctions. Ils savent qu'en ce jour de chômage les « cuites » seront plus nombreuses et ils font provision de patience et d'aménité pour apaiser les rumeurs bachiques et les intempérances de langage et de bouteille.

D'un œil bienveillant ils considèrent, non sans quelque envie, monsieur, madame et bébé partant pour la promenade traditionnelle et ils regardent le ciel, pour prédire, d'après les nuages, le temps probable vers le soir.

— Ils seront trempés, murmurent-ils en voyant les « niolles » fuir devant la bise noire. Puis, ayant ainsi prophétisé, ils reprennent leur somnolente ronde.

Sur St-François, les fiacres sont rares en cette journée ensoleillée. Chacun n'a pas l'heure de posséder une auto et d'écraser, par du 90 à l'heure, les chats et les poules du prochain. On se contente du sapin traditionnel et les bourses modestes trouvent suffisant le luxe du tram.

Et c'est un joli spectacle que le passage de ces wagons citadins parcourant la ville et bondés de voyageurs endimanchés. Le philosophe, l'observateur, l'ironiste y trouvent des sujets d'études et de commentaires. Il y a de la joie en ces voitures, ou, plutôt, il y a des joies. Il y a celle de la petite bourgeoise, bonne ma-

man, gentille poule soucieuse de ses poussins et qui s'égaie à leur babill, à « leurs étonnements », à leurs questions innombrables, dont papa se lasse, ce qui indigné la jolie mère.

— Mais, Adolphe, réponds donc à ce petit, voyons !

Et ce petit réitère sa demande :

— Papa, pourquoi qu'il fait aller cette manivelle, le monsieur qui mène, dis ?

Or, papa n'est peut-être, comme moi, pas très au clair sur les choses de l'électricité et les mystères des moteurs. Il élude, il biaise, il barbotte et se retranche enfin dans cette orgueilleuse attitude des papas ignorants :

— Tu apprendras ça plus tard, tu ne comprendrais pas.

Un jour, j'ai entendu un gosse, de sept à huit ans, répliquer à cette réponse, très naïvement :

— Et toi, tu comprends, papa ?

Celui-ci, sans sourciller, affirma :

— Sans doute.

Mais je n'ai point été convaincu.

Il y a la joie de la maman coquette — puisque je parle des mamans, en voici encore une — qui sort pour montrer ses fanfreluches et habille sa progéniture pour stupéfier les voisins par le luxe et le mauvais goût. Calcul bizarre qui aboutit généralement à toute autre chose que l'admiration et provoque des phrases aigre-douces :

— Avez-vous vu madame Baudet, quelle robe ?

— Peuh ! des gens qui se mettent tout sur le... dos.

— Et ses petits, des prieces ?

— Bien sûr, des princes, et pas seulement du pain à volonté.

— C'est égal, il faut que le mari gagne gros.

— Pas tant que ça, ma chère, cent cinquante francs par mois... ni plus ni moins.

— Alors, je n'y comprends rien, parce que, quand on a tout compté...

— Quand on a tout compté, ce n'est pas avec 1800 francs par an qu'on peut entretenir un ménage et s'habiller comme des millionnaires... Mais, n'est-ce pas, quand on est jeune et qu'on se croit jolie... ?

— Oh ! jolie !

— Enfin, ma chère, il y en a qui le disent, *un* surtout...

— Que me dites-vous là ?

— Ecoutez donc. Vous connaissez ma cousine Bertier, ce n'est pas une femme à inventer des histoires ; eh ! bien, figurez-vous...

Et tandis que s'élabore et grandit ce petit vent de calomnie, M^{me} Baudet est descendue du tram avec ses mômes, les turlupine pour leur apprendre :

1. La tenue ;

2. Le respect qu'ils doivent à leurs « habits du dimanche » ;

3. La différence sociale qu'elle décrète entre les enfants « bien mis » et les... autres.

— Attention à ta robe, Lina. Ne marche pas dans la poussière, Paul, tu vas tomber ! Jeanne, prends garde à ta sœur. Allons, tu as déjà tes souliers sales. Paul, ne cours pas, viens ici. Donne la main à ton papa...

— Mais, ma chère, intervient celui-ci, il faut pourtant que ces enfants bougent...

— Ah ! c'est cela, prends leur parti. Ça m'étonnait ! Et puis, quand il aura déchiré son pantalon, ce sera une histoire pour en acheter un autre. Paul, veux-tu venir ici ? Tu seras fouetté en rentrant.

Madame prend un air pincé et petit Paul se met à pleurer, sachant par expérience que maman tient toujours ces sortes de promesses, dussent-ils rentrer très tard.

Mais, je préfère laisser les Baudet aller pédestrement. Aussi, irai-je au hasard de ma fantaisie dans les rues et sur les places. Montbenon est

agréable : des bobonnes, des mioches et l'hilarante grotte où de lamentables cygnes demandant aux canards de quel droit les bipèdes humains les colloquèrent sur cette déplorable « gouille ».

Je m'assieds sur un banc où quelques bons bourgeois, avec leurs paisibles épouses, parlent

..... guerre et combats
Pendant que ces peuples, là-bas,
Se cassent la tête,

un teuf-teuf passe, rapide. Alors la conversation de mes voisins suit le véhicule :

— On n'osera bientôt plus sortir le dimanche.

— Ça écrase, ça salit, ça pue, ça empest !

— Moi, madame, vous me croirez si vous voulez, mais je vais être obligé de déménager, rapport à la poussière.

— Je vous crois. Ainsi, monsieur, hier, je disais à mon mari, n'est-ce pas, Constant ? que si on...

Cette bonne dame n'a pu achever sa phrase, un second teuf-teuf, plus monstrueux que le premier, lui a coupé la parole par deux hurlements sinistres de sa syrène. Et madame a clos ses lèvres et bouché ses oreilles.

Dans les confiseries où se débitent le thé, les glaces, la clientèle, un dimanche, fait escale. Ce n'est point celle du lundi, ni du mardi, ni de tel jour « ouvrable ». Ce n'est pas ce mélange d'une clientèle aristocratique, de présomptueuse assurance, de rastas encombrants. Il y a davantage d'aménité et de sympathie. Ces braves gens ne savourent pas souvent la panachée framboise-vanille ou fraise-abricot. C'est une fête inaccoutumée. Il y a de jolis gestes gauches et des rires. Cette blondinette de seize ans a soufflé sur sa cuiller pour atténuer la crème glacée et chacun se gaudit de sa naïveté inconsciente. Les petits se délectent, les grands aussi. Et puis, un petit sentiment d'orgueil chez papa et chez maman. Des gens entrent qui les saluent. On a été vu. C'est bien quelque chose. Satisfaction puérile et innocente. Pourquoi les en priver ?

— Bonjour, madame. Bonjour, monsieur.

— Vous entrez avec nous ?

— Merci, je continue...

Je continue et vais boire trois décis de « nouveau » en face, ça a, pour un Vaudois, plus de « mordant » qu'une tasse de thé. A la vôtre.

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

Cruelle vengeance. — Un sot auteur menaçait un particulier, dont il avait à se plaindre, de le faire figurer dans une de ses comédies.

— Vrai, monsieur, répliqua ce dernier, la vengeance est par trop cruelle. Quoi ! vous voudriez me faire siffler ?

Méprise. — Un pauvre diable, à la recherche d'un emploi, est admis en présence du chef de bureau d'une grande administration, lequel, après avoir considéré longuement et attentivement la physionomie du postulant, lui demande à brûle-pourpoint :

— Vous êtes marié ?

— Non, Monsieur, répond placidement le candidat ; les égratignures que vous voyez sur ma figure proviennent de ce que je me rase moi-même.

Ratapan. — Aux dernières manœuvres du 1^{er} corps d'armée, un officier avait laissé surprendre le corps de troupes qu'il commandait et s'était fait battre à la fois par devant et par derrière.

Ce piteux fait d'armes ne lui rabattit rien de sa coutumière faconde, au contraire.

Le soir, à souper avec quelques-uns de ses collègues, il se permit, à l'égard de son voisin, une comparaison déplaisante.

— Oh ! mon cher major, répliqua ce dernier, vous, vous êtes comme un tambour.

— Comme un tambour !... Comme un tambour !... Que voulez-vous dire ?

— Qu'on vous bat des deux côtés.

Sur la base. — La semaine dernière, un candidat au Conseil national haranguait ses électeurs. La réunion étant improvisée, le quémendeur de suffrages s'était, faute de mieux, juché sur un haut tonneau. C'était au vignoble.

Il y allait de toute son éloquence, et si bien qu'il s'en fallut de peu, sans doute, qu'il ne se convertit lui-même.

Après une redondante période : « Me voilà, chers concitoyens, s'écrie-t-il avec un geste *ad hoc*, sur la base fondamentale de la démocratie ! »

A ce même moment, le tonneau se défonça et l'orateur disparut aux yeux de ses auditeurs, ahuris.

L'infaillible remède. — Le Dr ..., un spécialiste, prétend avoir un remède infaillible contre les maux auxquels il a voué sa science et son habileté.

Un patient, atteint de ces tristes maux, va le consulter.

Le médecin lui prescrit sur le champ le fameux traitement, en lui promettant prompt et définitive guérison.

Le malade meurt au bout de quelques jours. Un parent de celui-ci en fait l'observation au médecin :

— Eh bien, docteur, malgré votre promesse, voilà ce pauvre André mort.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? réplique le médecin, il est mort, guéri !

Grand Théâtre. — Les spectacles de tout genre, certes, ne manquent plus à Lausanne, et ceux du Grand Théâtre ne sont pas les moins courus. A cela, d'ailleurs, rien de surprenant : nos artistes sont parfaits et leur talent se déploie toujours dans le cadre voulu, auquel M. Bonarel voue tous ses soins.

Voici les spectacles de la semaine : Demain, dimanche, matinée ; *Kean*, pièce en 5 actes de A. Dumas. En soirée : *Le Chemineau*, de Jean Richepin et *Poil de Carotte*, comédie en un acte, de Jules Renard. Mardi, 7 novembre, tournée Baret : *Le mystérieux Jimmy*, comédie en 3 actes et 4 tableaux de Paul Armstrong (adaptation de Yves Mirande et Henry Gérold). Jeudi, 9 novembre : *Papa* (3 actes de de Flers et Caillavet, le succès de jeudi dernier. Vendredi, 10 novembre, 1^{ère} représentation populaire.

Kursaal. — *La Divorcée* évoque et dépasse le succès légendaire de la « Veuve Joyeuse » et de « Rêve de Valse ». D'aucuns même la leur préfèrent.

Il est certain que la musique de Leo Fall est admirablement composée, que le dialogue est extrêmement amusant, et que l'interprétation est des plus heureuses. Aussi, la réclame faite par des spectateurs enchantés, vaut à « La Divorcée » une carrière triomphale. Dimanche, sans doute, à 2 heures et demie, dernière matinée avec « La Divorcée ».

L'Opéra au Lumen. — La direction du Théâtre Lumen a organisé une saison lyrique, avec le concours des artistes excellents du Grand Théâtre de Genève, direction C. Bruni. Ces représentations auront lieu le mercredi et comprendront l'opéra, l'opéra comique et le grand opéra.

Les débuts sont fixés à mercredi, 8 novembre, avec *Lakmé*, le délicieux opéra de Leo Delibes.

Des décors neufs, un orchestre nombreux, sous la direction de M. Barras, bien connu à Lausanne, assurent à ces représentations une interprétation aussi parfaite que possible.

La location est ouverte dès maintenant au magasin A. Gut, Grand-Pont.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygas**, fabricant à **Bleichenbach**.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO